

# L'ANALPHABÈTE

## Agota Kristof



### Niveaux conseillés : 3<sup>e</sup> (éventuellement 1<sup>e</sup>)

Ce récit conviendrait à une classe de 3<sup>e</sup>, (**textes autobiographiques et récits de vie**) ainsi qu'à une classe de première (objet d'étude : le biographique, malgré la facture peu complexe du récit). Il constitue un support idéal pour une réflexion sur le discours autobiographique, et on y voit comment le narratif s'associe à l'argumentatif, ce qui est au cœur du programme de 3<sup>e</sup>.

L'objectif sera de sensibiliser les élèves aux aspects du texte autobiographique et d'aborder, à travers un texte francophone dont le sujet même est l'écriture de l'œuvre et la difficulté à écrire dans une langue non maternelle, à la fois l'étude de l'expression de soi et la prise en compte de l'expression d'autrui. Oeuvre dont l'analyse se trouve facilitée par un découpage en courts chapitres, récit d'une expérience personnelle et témoignage argumenté, *L'Alphabète* répond bien à un des objectifs du programme de 3<sup>e</sup>.

## Présentation

### L'auteure

Agota Kristof, (1935), romancière et dramaturge, se fait connaître en 1987 par la publication d'une oeuvre qui obtient un succès immédiat et sera traduite en 33 langues, *Le Grand Cahier*. Par la suite elle continue à écrire des livres, rares, peu bavards et d'un inquiétant humour noir, qui mettent en scène des personnages insolites, souvent des déracinés s'interrogeant sur leur identité, leur enfance. Elle naît à Csikvand, dans un petit village de Hongrie (pays qui, à partir de 1945, fait partie du bloc de l'Est « communiste » sous influence soviétique) où son père est instituteur et sa mère directrice d'école ménagère. Quand elle a neuf ans, ses parents s'installent dans la ville de Kőszeg où se dérouleront plus tard tous ses romans. Elle y poursuit ses études et obtient un bac scientifique – « j'aimais beaucoup les maths ». Elle épouse son professeur d'histoire et comme ses parents ont peu d'argent et que l'Université est très loin, à Budapest, elle travaille en usine. En 1956, elle se voit contrainte, avec son enfant de quatre mois et son mari, impliqué dans l'insurrection de Budapest contre la main mise soviétique, de fuir et s'exiler en Suisse romande, où elle vit encore aujourd'hui. Elle regrettera de s'être mariée à 18 ans et d'avoir été obligée de quitter la Hongrie : jamais son succès ne cicatrisera cette blessure. A son arrivée à Neuchâtel, Kristof travaille durement, dans une usine de montres, tombe malade mais arrive parfois à prendre quelques notes pour écrire plus tard, le soir, chez elle. Elle garde de cette période sombre des souvenirs « pires que la guerre », dit-elle. Le passage au français est difficile, surtout en usine, car on ne parle pas au travail ; elle apprend un peu la langue avec sa fille et c'est cinq ans plus tard que la Ville de Neuchâtel lui octroie une bourse pour apprendre le français. Elle commence alors à traduire ses poèmes écrits en hongrois à l'âge de treize ans et à écrire en français. Un ami l'aide à corriger ses erreurs de langue. Ses pièces sont jouées dans la région et passent aussi à la Radio romande. Peu à peu, Agota Kristof

s'empare du français. Elle découvre surtout son style : des dialogues à la fulgurante simplicité. Puis, dans le désir de raconter son enfance pendant la guerre, dont elle parlait souvent à ses enfants, elle se lance dans l'écriture de son premier roman, *Le Grand Cahier*, couronné aussitôt du Prix européen de l'A.D.E. L.F (Association des Ecrivains de Langue Française, qui rassemble plus de 1500 écrivains des cinq continents). Cet ouvrage constitue la première partie d'une trilogie qui décrit l'histoire de deux frères, trilogie à facettes multiples qui se poursuit en 1990 avec *La Preuve* et *Le Troisième Mensonge* (Prix Livre Inter en 1992). **S'y mêlent, sans qu'on puisse toujours les distinguer, fiction, réalité et mensonge.** L'auteur y parle d'éducation (chapitres sur la rédaction, la lecture), de regard sur le monde, de point de vue, chaque enfant racontant son histoire à sa manière, à partir de ce qu'il a vécu et intériorisé. **Mais elle évite toute description et tout sentiment pour s'en tenir aux faits (bannir toute émotion, car trop forte, elle serait à la limite du supportable).** Parmi leurs multiples épreuves d'endurcissement, les jumeaux, dans *Le Grand Cahier*, font aussi un exercice de composition, qui consiste à supprimer tout sentiment de leurs écrits, et donc à dire non pas « nous aimons les noix », mais « nous mangeons beaucoup de noix », non pas « Grand-Mère ressemble à une sorcière », mais « les gens appellent Grand-Mère la Sorcière ». Cet apprentissage mime la démarche d'écriture de l'auteur, quand elle rédige cette oeuvre. En 1995, avec son court et sombre roman, *Hier*, Agota Kristof désire parler aussi de son arrivée en Suisse, de la vie des réfugiés, de ses compatriotes, de la souffrance des Hongrois en exil, des suicides, du travail à l'usine : tout ce qu'elle a alors vécu. Son héros Tobias est exilé comme elle et survit comme il le peut dans son pays d'accueil : malaise face à la société, à l'exil, à la vie, qui n'a plus de sens. **Les mêmes thèmes reviennent inlassablement : la séparation, la duplicité, l'écriture comme exutoire,** dans un décor rétréci. De l'Europe déchirée, à la Petite ville, puis à la famille dans ses trois premiers romans, on passe avec *Hier* à l'individu. *Hier*, qui se terminait par ce terrible aveu de son narrateur : " Je n'écris plus ", s'ouvrait sur un petit poème nostalgique placé en exergue : " Hier tout était plus beau / la musique dans les arbres / le vent dans mes cheveux / et dans tes mains tendues / le soleil. " Ces mêmes vers figurent presque mot pour mot dans *Un rat qui passe*, l'une des quatre pièces réunies en 1998 en un volume, *L'Heure grise et autres pièces*. De même, ils viennent clôturer l'un des chapitres de *L'Analphabète*, « Poèmes » . Kristof revient alors à son genre de prédilection, le théâtre : écriture minimale, phrases courtes, syntaxe nue, dialogues réduits à l'essentiel, absence d'adjectifs ; même économie de moyens ici que dans ses romans. Puis elle se tait<sup>1</sup> durant presque 10 ans, recluse dans son modeste appartement de Neuchâtel, elle tourne le dos au succès. Et prétend même ne plus vouloir écrire ; « C'est en devenant rien du tout qu'on peut devenir écrivain » même si « Oui, il ne faut vivre que pour l'écriture. » Cependant, en 2005, paraît *C'est égal*, un recueil de vingt-cinq nouvelles souvent d'une page ou deux, que l'on parcourt comme un chemin jonché de morts, réelles ou symboliques dans les séparations, attentes devant le téléphone ou la boîte aux lettres, de personnes jamais revenues. De petits morceaux défaits un peu

tristes, avec partout le même paysage : "des champs morts et boueux", « des maisons vides, des villes et rues désertées [€:] » . Agota Kristof n'est ni une académique, ni une "culturelle". Des références et du milieu artistique, elle se méfie comme Jean Paulhan se méfiait des critiques. Pour cette femme que rien n'est parvenu à empêcher d'écrire, qui écrivait sous les bombes et les bruits de bottes, **la littérature n'a rien d'un exercice de style : elle est la vie même.** C'est ce qu'elle nous dit dans ce court récit autobiographique, haletant, distancié et cruel : son souvenir de la guerre, lié à l'enfance paraît plus doux que la vie en exil. Ainsi paraît enfin en 2005 **L'Analphabète**.<sup>[Haut de page]</sup>

## Le récit

Dans ce petit récit, *L'Analphabète*, sous-titré *Récit autobiographique*, Agota Kristof nous parle essentiellement de l'écriture et de ses efforts pour apprendre et écrire dans une langue qui n'est pas la sienne. Ce qui l'amène à revenir en arrière, aux moments heureux de l'enfance, pour dire pourquoi et comment elle a dû changer de langue. " Ecrire, c'est presque suicidaire " ; en l'écoutant dans cette œuvre brève, on sent une femme déchirée, en quête de cette part d'elle-même que l'Histoire lui a retirée et dont l'écriture exigeante, douloureuse, lui permettrait de retrouver trace : sa séparation avec sa ville de Kőszeg, ses frères, son pays, son départ, dont elle reste inconsolable. Ce récit constitue une ressource pédagogique très riche, que son format d'édition ne laisse pas forcément supposer : le livre (57 pages) est composé de 11 chapitres organisés de manière chronologique, de la petite enfance à l'âge adulte et dont les titres révèlent les principales thématiques, **celles du rapport à la lecture et à l'écriture, aux différentes langues (maternelle, seconde) et à leur maîtrise**, celle également, omniprésente, du **déplacement** et de l'**exil**. On y trouve en effet le **récit d'une solitude**, loin de la patrie, le dur apprentissage d'une langue étrangère, le français, l'histoire d'un exil vers la Suisse ; **blessure** toujours ouverte « puisqu'en un jour de novembre 56, j'ai perdu définitivement mon appartenance à un peuple ». Cette **question d'appartenance, à une culture, à une langue, à une patrie**, pose la question même de l'être : **où se trouve l'identité de Kristof ?** Dans le français, qu'elle apprend à lire et à écrire, devenue soudain une analphabète, elle qui écrivait des poèmes en hongrois à 13 ans ? En Suisse, cette terre d'exil mais aussi d'accueil, où elle a pu écrire son œuvre ? La distance et l'émotion contenue, traduites en phrases courtes et ironiques, d'une rhétorique claire et implacable dans l'argumentation, sont les formes que revêt sa prise de conscience, une réflexivité en regard de son identité qu'apporte l'écriture autobiographique.<sup>[Haut de page]</sup>

## Les thèmes

**Ce petit livre met en valeur le parcours d'une écrivaine « d'expression française », dont le français n'est pas la langue maternelle** ; il s'agit d'un récit francophone, littérature dont les programmes soulignent de plus en plus l'importance. **1. Un**

**témoignage sur l'histoire hongroise et d'après guerre en Europe de l'Est** Tandis que Agota Kristof nous relate son enfance ("Débuts", "De la parole à l'écriture", "Poèmes"), puis son adolescence ("Clowneries", "Langues maternelles et langues ennemies", "La mort de Staline") en Hongrie, se dessinent l'ambiance, le paysage de sa ville natale, du pays tout entier, des événements politiques de l'époque. Si la narratrice témoigne, c'est pour expliquer sa situation actuelle. Mais elle nous plonge dans ce **chaos de frontières** qui bougent, de peuples déplacés, d'oukases auxquels se soumettre, de dictateurs à respecter, de liberté supprimée. Le chapitre "La mort de Staline", est une **réflexion sur le système totalitaire de l'URSS** qui écrase ou étouffe la culture et la pensée des pays « satellites ». Kristof en profite pour faire référence à Thomas Bernhard, un écrivain qui s'est révolté et a su critiquer son propre pays. Cette thématique révèle surtout combien la création artistique est jugulée dans un tel système. Le témoignage s'appuie sur la mémoire d'un passé rendu très vivant par une énonciation truffée de dialogues au présent, dialogues qui font émerger les lieux et les changements de toute une période d'existence.

## **2. Un roman d'apprentissage et un apprentissage de l'écriture**

Au fil des chapitres, l'auteur raconte ses **souffrances** (déplacements, perte de la famille, abandon du pays, fuite à l'étranger) et, comme dans *Le Grand Cahier*, les surmonte et se fortifie (au pensionnat, la pauvreté, la faim) après avoir couru tous les dangers de l'exilé (passage de frontière incertain dans « La mémoire »). Au bout du parcours, la dernière phrase du chapitre ultime écrit le mot "défi". Loin de se clore sur un échec, c'est à la fin du livre que l'on sait qu'Agota Kristof va pouvoir devenir écrivain et se mettre vraiment à écrire dans cette langue qu'est le français. Cet apprentissage n'est donc pas uniquement celui de la vie ; il est aussi, au sens propre, celui de l'écriture. Agota Kristof nous raconte ainsi son **goût pour la parole et l'art d'écrire**. Apparaît ici un écrivain qui détaille son penchant pour des langues secrètes inventées, son attrait pour la composition de poésies ou de sketches. Nous assistons aussi à ses débuts de dramaturge. Le récit, enfin, évoque la question des langues et, surtout, de l'autre langue, celle qu'il s'agit d'apprendre. [\[Haut de page\]](#)

## **3. Autobiographie, identité et littérature**

Le récit est écrit à la première personne du singulier, parfois du pluriel, souvent au présent de narration. La **notion d'identité** apparaît ici dans une complexité inhabituelle, que l'on analyse peu, à laquelle on est constamment confronté sans y prêter attention. Il s'agira de voir **comment un « moi » se construit en fonction du temps et des espaces qu'il franchit**, mais aussi dans son **rapport à l'altérité**. Les réprochés et exilés de tout bord, étrangers ou pas au pays, (thématique exploitable en 4e : le voyage et l'argumentation) occupent, dans ce récit, une place de choix et feront l'objet d'une étude. Cette réflexion, ce **retour sur soi**, cette **récupération du passé**, trouvent leur

lieu dans l'autobiographie, dans le travail littéraire épicerie de ses mouvements intérieurs et de ses cheminement linguistiques. **Tous les chapitres font référence à l'écriture et la majorité d'entre eux évoquent des auteurs et des œuvres littéraires.**